

Parmi les mille et une photos sur lesquelles ma mère resplendit dans tous les âges de sa beauté et de sa gloire, il en est une, en noir et blanc, qui a fait le tour du monde, suscitant non pas l'admiration, mais la stupeur, une lointaine indifférence, voire le sarcasme...

Sur cette photo, prise en février 1969 aux Milan-des, un village du Périgord noir, on découvre, à la place d'une immense artiste, une femme sans âge, en robe de chambre, anéantie sur les marches de sa maison dont elle vient d'être expulsée. S'il n'y avait pas de légende sous la photo, on ne reconnaîtrait pas ma mère, tant l'hébètement, la vieillesse

UN CHÂTEAU SUR LA LUNE

et le désespoir tenaillent à cet instant son visage. C'est l'image la plus terrible de son existence : celle d'une femme jetée en pâture à tous les voyeurismes. Dans cette représentation de solitude extrême perce aussi l'ingratitude des hommes et le triomphe de la cupidité ; l'égoïsme qui alimente l'incompréhension entre les êtres. Celle qui avait osé décréter la fraternité universelle dans ce coin de paradis français est vaincue, son idéal est foulé aux pieds, la mort s'approche d'elle.

De ses cheveux crépus clairsemés – grise broussaille calcinée par toutes les huiles de sa jeunesse – à ce geste à l'agonie vers un carton détrempe, chaque détail exhale une tristesse infinie... Et que ce soit par curiosité ou par compassion, on ne peut s'empêcher de se demander comment l'une des femmes les plus extraordinaires de son époque en est arrivée là.

Elle a profité d'un délai accordé par la loi qui interdisait – déjà – d'expulser entre le 15 octobre et le 15 mars. Mais la vente du mobilier, fin janvier, n'ayant rapporté que la moitié de la somme escomptée, le nouveau propriétaire, fort de cette

UN CHÂTEAU SUR LA LUNE

défaite et de sa toute-puissance, viole la date limite. Cependant, ma mère refuse de quitter les lieux.

Sur ces marches ignobles où tombe une pluie fine et glaciale, abandonnée de tous et de la Providence, elle est sonnée, détruite de l'intérieur. Méfiante envers la loi des hommes, elle vient de passer plusieurs jours barricadée dans sa cuisine, sans chauffage ni électricité, s'éclairant à la lueur d'une bougie, prête à se laisser mourir dans une grève de la faim. La vie ne valait plus la peine d'être vécue sans son idéal de fraternité... C'est ici que tout a pris racine avec ses enfants... C'était il y a quinze ans. Après tout ce qu'elle a fait pour cette région, elle sent qu'on lui en veut à mort. L'esprit torturé par le chagrin, obscurci de brumes et d'incohérences, dans un dernier éclair de lucidité, avant de s'effondrer, elle se met en accord avec son serment : « J'ai résisté autant que j'ai pu, je me suis accrochée de toutes mes forces, mais ils m'ont fait si mal en me tordant les bras et en frappant sur mes mains jusqu'à ce que je lâche la barre de la cuisinière... Ils ont cassé les carreaux et sont passés par la fenêtre... J'ai vu dans leurs yeux une haine que je

UN CHÂTEAU SUR LA LUNE

n'avais plus vue depuis si longtemps... Oh ! mon Dieu, cette haine de mon enfance... J'ai retrouvé toute la vieille haine du Blanc dans leur voix et leur haleine... »

Ce fut, ce jour-là, l'œuvre glorieuse de six peintres en bâtiment, arrivés de Clermont-Ferrand, primés par l'adjudicataire du château pour « foutre dehors la négresse avec hardes et oripeaux », sous l'œil du fils du nouveau propriétaire, un étudiant en droit de 20 ans...

Septembre 1968

Après des milliers d'autres avalés dans d'épais silences, nous étions, tous les douze – petits apôtres encore insoucians d'une tolérance raciale réinventée –, attablés dans la grande cuisine du château pour un dernier repas. Il ne nous restait pas une heure avant que nous ne quittions à jamais notre maison. À mesure que les minutes s'égrainaient, une part du grand rêve utopique de ma mère s'effondrait confusément dans nos jeunes consciences. Sur l'immense pancarte qui accueillait chaque visiteur au pied du village, les mots « BIENVENUE AUX MILANDES, VILLAGE DU MONDE, CAPITALE DE LA FRATERNITÉ UNIVERSELLE » avaient pour la première

UN CHÂTEAU SUR LA LUNE

fois le goût amer des adieux dans la défaite. Le silence était toujours la règle. Cependant des murmures forçaient l'interdiction de parler et se glissaient entre nos lèvres comme de petites bêtes, enfin audacieuses. La table était coupée en deux ; les six « grands » et les six « petits ». Le babil de ces derniers, qui avaient entre sept et dix ans, spéculait sur l'étendue ludique qu'une ville comme Paris pouvait bien receler... Car, nous le savions depuis que nous étions revenus deux jours auparavant de la capitale par un train de nuit pris à la gare d'Austerlitz – *elle* tenait absolument à ce que nous nous imprégnions une dernière fois des lieux de notre enfance –, nous repartions définitivement pour Paris, « la ville de maman »... C'est comme ça que nous l'appelions, alors. Tout à l'heure, le même train zébré d'éclairs surgirait en sens inverse, et le tirage au sort désignerait celui qui aurait le privilège de dormir sur la couchette supérieure du compartiment.

Pour les plus jeunes, ce départ précipité n'avait rien d'un abandon ni d'une fuite honteuse. Leur degré de compréhension n'allait pas jusque-là. Tout

UN CHÂTEAU SUR LA LUNE

le jour, pris dans un faisceau d'espérances et d'excitations immédiates, ils avaient embrassé les grands arbres, nos plus hospitaliers compagnons de jeu lorsque nous demeurions, des journées entières, perchés entre leurs branches. Les châtaigniers et les grands noyers, les chênes très sombres auxquels le Périgord noir devait son nom, il y en avait partout autour des Milandes. Ils se mêlaient aux hêtres, frênes, érables, formant avec eux un grand peuple pacifique de toute éternité. Si la tempête mugissait, les dépouillant de leur beauté saisonnière, une maigreur famélique et fraternelle les atteignait ensemble. Cette traversée de la campagne jusqu'à la gare pouvait dévoiler un ultime spectacle fantasmagorique. Avec un peu de chance, les phares jaunes surprendraient des yeux au cœur des ténèbres, quelques paires de billes phosphorescentes, trahissant la présence de grands animaux qui rendaient la campagne aussi fabuleuse qu'une jungle.

Aux Milandes, les voix humaines et les voix animales se télescopaient. Une sorte de symphonie tropicale interférait avec la rumeur du village, jusqu'au

UN CHÂTEAU SUR LA LUNE

soir. L'air était rempli de cris sporadiques. Sur le chemin qui menait des berges de la Dordogne au château haut perché, une cacophonie venait cogner contre l'oreille des visiteurs. À mesure qu'ils approchaient du château, elle s'amplifiait et proliférait de tous côtés comme l'écho démultiplié d'une forêt africaine. Cette partition était très nettement dominée par les cris des singes et se jouait entre le parc de loisirs au bord de la rivière et celui du château qui le dominait. Outre de très jeunes chimpanzés qui vivaient parmi nous en liberté, vêtus parfois comme des garçonnets et mangeant à notre table, il y avait des singes hurleurs qui s'enroulaient à toute vitesse dans leur cage pour manifester colère ou joie (on ne savait pas trop), et aussi de grands macaques qui, des rives de la Dordogne où ils dormaient, manifestaient par des cris leur affolement devant tant de visiteurs. Les éclats rauques et éraillés des cacatoès se disputant avec de grands aras, les claquements acharnés des becs des toucans déchiraient par intermittence le pépiement continu et pointu de centaines de perruches. Les sym-

UN CHÂTEAU SUR LA LUNE

phonies animalières se succédaient tout au long des heures d'été.

Chaque fin d'après-midi arrivait l'instant fugitif où le ciel neutralisait l'heure en refusant de se diluer dans une autre couleur que la sienne. Les clameurs des animaux s'apaisaient lorsque le crépuscule tombait, infiniment lentement. Une orange de feu s'enfonçait derrière les crêtes bleutées. Les murs du château et des maisons étaient léchés par une vapeur dorée qui s'avivait : un incendie immobile s'emparait des pierres. L'ultime croissant en fusion finissait par sombrer. La rivière révélait alors la fuite obscure de son chant, et les voix des bêtes abandonnées au soir et conscientes de leur sort, plus nettes encore dans l'ombre qui les enserrait, avaient de purs accents de mélancolie. Une gaze chaude enveloppait la campagne, dont les derniers contours demeuraient en rémanence dans le regard, bien après qu'ils s'étaient fondus dans l'obscurité. Et la nuit surgissant, pleine de ses propres rumeurs, éteignait l'ultime plainte des animaux. Mais tous ces anciens compagnons avaient été disséminés depuis plusieurs mois dans des zoos, et il ne restait

UN CHÂTEAU SUR LA LUNE

plus, cette nuit, que l'espoir de surprendre, entre deux balancements de phares, une harde de biches, un renard ou encore un sanglier.

La peine des « petits » infusait dans le souvenir des animaux familiers, chiens et chats par dizaines abandonnés au hasard, mais aussi singes de toutes races laissés dans des cimetières improvisés. La honte confuse de devoir fuir la maison après en avoir été chassés ne pouvait, si tôt, atteindre mes jeunes frères et sœurs.

Il n'en allait pas de même avec les « grands ». Au lieu de les enlacer, les plus durs d'entre nous avions tenté d'abattre de grands cèdres de deux mètres de circonférence à coups de hachettes dérisoires. En revanche, nous étions parvenus à précipiter plus de cinquante mètres en contrebas du parc la cabane de trappeur, notre deuxième royaume. Nous y avons mis le feu, et elle avait longtemps flambé, de tous ses restes éparpillés, dans un brasier qui avait adouci notre rage. Et maintenant, autour de la table, nos regards s'évitaient, craignant de subir le miroir de nos propres sentiments. Derrière la grande porte à liserés jaunes, ô combien protectrice

UN CHÂTEAU SUR LA LUNE

à cet instant, nous suspicions vaguement une vie faite de dures contraintes et de devoirs nouveaux.

*
* *

À dire vrai, nous n'habitions pas un château, pas même une maison... Mais l'intérieur et les contours de visages changeants et mystérieux, les antres et les recoins interdits d'une bâtisse du Moyen Âge et de la Renaissance qui ne nous séduisait que par les dangers qu'elle nous offrait. Le jour, inconscients des abîmes, insensibles au vertige, en file indienne, nous enjambions les mâchicoulis à trente mètres de hauteur. Leurs tours étaient si venteuses que celui qui, reclus toute la nuit dans l'échaugette, résistait à leur souffle de bête captive et furieuse passait pour héros le lendemain. Tout nous paraissait immense et déconcertant. Les murs s'enfonçaient dans le ciel et l'interminable cave dédaléenne nous fiançait avec les profondeurs telluriques. Nous désertions le monde des vivants au moment où les ténèbres s'abattaient sur nos épaules.

UN CHÂTEAU SUR LA LUNE

L'ultime lumière du jour perçait par un mince soupirail et faisait luire un petit coron de charbon qui s'éboulait au moindre pas. Puis une odeur nous prenait la main dans l'obscurité, mélange de vin évaporé et de bois putride qui nous guidait par un long soubassement jusqu'à la cave ventrue, fraîche et coite comme un sépulcre. Le long de ses flancs désormais comblés se devinaient de profondes balafres, d'anciennes traces de souterrain, des légendes... Il était admis une fois pour toutes que l'une d'elles avait mené sous la Dordogne, d'un château à l'autre, quelques siècles auparavant, des amants. Mais, plus excitant que cette chanson de geste imaginaire, à vingt ans de là, des gens du maquis s'y étaient terrés dans la peur, tandis que les Allemands cernaient la demeure, armés de chiens. Dans les ténèbres, l'humidité qui suintait de la pierre luisante se transformait soudain en sueur d'angoisse. On se rejouait la scène dramatique avec le nom des fermiers alentour ; on réinventait une ultime solidarité sacrée derrière les murs, l'écho rogue des ordres qui avait dû crever l'obscurité, le roulement ininterrompu des aboie-

UN CHÂTEAU SUR LA LUNE

ments... C'était le long de ce boyau humide et suiffeux, déformé par la flamme échevelée d'une bougie, que se dessinait le visage le plus tragique de la maison.

Pendant des années, nos jeux au bord des gouffres, mêlés à une mythologie d'amours chevaleresques et de bravoure désintéressée, nous tinrent lieu de réalité, de décor et d'espace.

Mais lorsque surviendrait cette nuit inoubliable, à l'ultime instant, la grande maison étendrait ses bras vers nous, murmurant à notre conscience son adieu, avec une force déchirante. Je me souviens encore parfaitement des dernières secondes, de la silhouette conique et fléchée du château, se fondant de plus en plus dans le ciel de lune, fuyant déjà vers le passé. Elle nous laisserait, tout d'un coup, adultes et solitaires. Autour de la table, les regards vrillés par l'appréhension se perdaient dans les verres en Pyrex et les perles d'eau qui s'agglutinaient sur la nappe cirée ; ou bien ils s'échappaient vers une petite enclave faïencée sur laquelle était reproduite un abécédaire de la mer, et en particulier un tendre petit hippocampe orangé qui stimulait

UN CHÂTEAU SUR LA LUNE

notre imagination comme au premier jour. Ils s'égareraient aussi plus haut, vers les murs ceinturés de batteries de cuivre rutilantes, marmites, casseroles, chaudrons à confiture, renvoyant les lueurs du feu rougeoyant lorsque l'imposante cuisinière à charbon, par cercles successifs, dévoilait son magma palpitant de braises.

La cuisine était chaude et tiède, un peu voilée par les fumées et les odeurs ; elle nous semblait immense. Chaque meuble arborait un blanc crémeux, rehaussé de coulées jaune pâle sur les arêtes de ses reliefs. La double armoire, scellant, en d'inépuisables bouteilles d'huile de foie de morue, notre poison quotidien... La table de plusieurs mètres de long, jonchée à cet instant de boulettes de mie de pain façonnées par l'anxiété... Une commode profonde surmontée d'une balance à plateaux et de sa ribambelle de poids de dix grammes à un kilo... Une sorte de vaisseau spatial clos par trois portes et traversé de hublots ovales bourdonnait dans un coin ; la mention « Frigidaire » attestait son origine américaine. La cuisine était le centre odoriférant et névralgique de la maison. Il s'y concoctait

UN CHÂTEAU SUR LA LUNE

une nourriture qu'il ne fallait pas gâcher, dût-elle être mastiquée des heures. Entre autres mets cauchemardesques, la redoutée tête de veau, plus « vivante » que morte, illusion qui nous plongeait dans une irrépressible angoisse. La cervelle d'agneau toujours mal cuite nervurée de veinules sanglantes... Il y avait encore ce brouet visqueux au nom exotique et un peu ridicule qui tanguait dans le roulis de la cuillère... salive épaisse et grumeleuse... indestructible tapioca. Chaque coagulation de graisse et de matière gluante déclenchait des haut-le-cœur synchronisés.

C'était au sein de cette fabrique de petits traumatismes culinaires que se vérifiaient les règles de propreté quotidiennes. Mains et cheveux soigneusement lavés et peignés défilaient devant une maman souvent harassée – l'ampleur des soucis financiers et l'irréductible méfiance qui aiguisait des dagues autour de nous voûtaient ses épaules de 60 ans et pochaient déjà lourdement ses yeux. Mais elle tenait à ce petit jeu de comparaisons, de l'un à l'autre, sans pour autant se laisser aller à une quelconque moquerie (parfois, cependant, elle ne